

Dossier

L'idée de nation en Europe (1814-1850)

Les identités nationales ne sont pas des données toutes faites : elles se construisent et se renforcent par la volonté politique de forger un même corps de citoyens ou par la conscience d'appartenir à une même communauté de langue, de culture ou de religion. Le sentiment national se développe aussi souvent en réaction contre une puissance étrangère. C'est ainsi que la France révolutionnaire, premier État-nation européen, n'a pas seulement offert un modèle à suivre : durant les guerres de la Révolution et de l'Empire, les résistances à l'hégémonie française en Europe ont provoqué, parmi les peuples dominés, une prise de conscience nationale dont témoignent par exemple, dès 1807-1808, les *Discours à la nation allemande* du philosophe Johann Gottlieb Fichte.

Au lendemain du congrès de Vienne, le sentiment national continue de progresser sous la domination étrangère, en particulier dans les États multinationaux (Autriche-Hongrie, Empire ottoman).



1 **La Liberté guidant le peuple**

Depuis l'Ancien Régime, la France est un État unitaire. À la différence des mouvements nationaux allemand et italien, les libéraux et les républicains français ne combattent pas pour l'unité nationale, mais pour la liberté et les droits politiques des citoyens. Huile sur toile d'Eugène Delacroix, 1830, 260 x 325, musée du Louvre, Paris.

Dossier

L'idée de nation en Europe (1814-1850)

Les identités nationales ne sont pas des données toutes faites : elles se construisent et se renforcent par la volonté politique de forger un même corps de citoyens ou par la conscience d'appartenir à une même communauté de langue, de culture ou de religion. Le sentiment national se développe aussi souvent en réaction contre une puissance étrangère. C'est ainsi que la France révolutionnaire, premier État-nation européen, n'a pas seulement offert un modèle à suivre : durant les guerres de la Révolution et de l'Empire, les résistances à l'hégémonie française en Europe ont provoqué, parmi les peuples dominés, une prise de conscience nationale dont témoignent par exemple, dès 1807-1808, les *Discours à la nation allemande* du philosophe Johann Gottlieb Fichte.

Au lendemain du congrès de Vienne, le sentiment national continue de progresser sous la domination étrangère, en particulier dans les États multinationaux (Autriche-Hongrie, Empire ottoman).



1 **La Liberté guidant le peuple**

Depuis l'Ancien Régime, la France est un État unitaire. À la différence des mouvements nationaux allemand et italien, les libéraux et les républicains français ne combattent pas pour l'unité nationale, mais pour la liberté et les droits politiques des citoyens. Huile sur toile d'Eugène Delacroix, 1830, 260 x 325, musée du Louvre, Paris.

2 La haine des Français, fondement de l'identité nationale ?

Ernst Moritz Arndt (1769-1860), secrétaire personnel du baron von Stein, réformateur prussien, considère que la haine de la France est un facteur important de la constitution de l'Allemagne en nation. Il faut replacer son texte *Sur la haine d'un peuple* (1813) dans le contexte des guerres contre la domination française en Allemagne. Cependant, les déclarations anti-françaises ont toujours joué un rôle, même dans les décennies suivantes, au sein d'une partie du mouvement national allemand, tandis que le libéralisme allemand avait une image plutôt positive de la France.

Chaque peuple a ses vertus et ses défauts, compte tenu de ce que sont les choses humaines, certaines de ses vertus sont même nécessairement très proches de certains défauts. Mais il y a des stades et des degrés et je n'ai pas honte d'admettre que je crois que le peuple allemand a eu et aura plus d'importance dans l'histoire du monde que le peuple français [...] La question de savoir quel est le peuple le meilleur n'a généralement aucun sens parce que, habituellement, les comparaisons provoquent de ridicules querelles de vanité. Il est tout aussi ridicule de demander si le chêne est meilleur que l'arbuste épineux, le chardon que le rosier ? Mais qu'en est-il s'il vient à l'idée aux chardons de vouloir convoler avec les nobles enfants du buisson de rose ? Qu'en serait-il si nous étions le buisson de roses et les Français les chardons ? [...] Je ne veux pas que l'on haisse les Français uniquement durant cette guerre, je veux que ce soit pour longtemps, que ce soit pour toujours. Les frontières de l'Allemagne seront alors sûres, même sans remparts artificiels, car le peuple fera toujours bloc dès que nos voisins turbulents et pillards auront envie de passer la frontière. Que cette haine rougeoie comme la religion du peuple allemand, comme une folie sacrée dans tous les coeurs et qu'elle garantisse pour toujours notre loyauté, notre sincérité et notre bravoure.

D'après E. M. Arndt, *Über den Volkshass (Sur la haine d'un peuple)*, 1813

4 Italie : plus de 20 millions d'habitants sans État

Giuseppe Mazzini, figure dirigeante du mouvement national italien, écrit à propos de la situation de son peuple :

Nous sommes un peuple de vingt et un à vingt deux millions d'hommes, désignés depuis un temps immémorial sous un même nom, celui de peuple italien, renfermés entre les limites naturelles les plus précises que Dieu ait jamais tracées, parlant la même langue, ayant les mêmes croyances, les mêmes moeurs, les mêmes habitudes, fiers du plus glorieux passé politique, scientifique, artistique, qui soit connu dans l'histoire européenne, ayant deux fois donné à l'humanité un lien, un mot d'ordre d'unité, une fois par la Rome des empereurs, une autre, quand les papes n'avaient pas encore trahi leurs missions, par la Rome papale...

Nous n'avons pas de drapeau, pas de nom politique, pas de rang parmi les nations européennes. Nous n'avons pas de centre commun, pas de pacte commun, pas de marché commun. Nous sommes démembrés en sept États... Un de ces États, comprenant à peu près le quart de la péninsule, appartient à l'Autriche ; les autres, quelques-uns par des liens de famille, tous par le sentiment de leur faiblesse, en subissent l'influence.

Mazzini, « L'Italie, l'Autriche et le Pape », in *Revue indépendante*, septembre 1845.

3 Critique de la « Germanomanie »

En 1815, le philosophe et journaliste Saul Ascher (1762-1822) critique les tendances anti-juives et anti-françaises du mouvement national allemand, en train d'apparaître. Ce texte est brûlé solennellement en 1817 par des associations d'étudiants à la Fête de la Wartburg.

L'idée fixe des germanomanes ou leur unique dessein était et est encore de trouver dans la germanité un contrepoids à la gallomanie. C'est dans cette perspective qu'ont été mobilisées toutes les méthodes susceptibles de rendre réceptive à l'idée de germanité l'Allemagne qui pense. Cette idée est en effet considérée comme le seul moyen de s'armer contre le joug de la tyrannie gauloise pour s'en débarrasser enfin par une résistance acharnée. On attendait avant tout de cette idée que la nation germanophone, que le cours des événements avait pour ainsi dire dissoute et qui vivait dans la division – ce qui suffisait à expliquer pourquoi les étrangers réussissaient à y maintenir leur influence – s'unisse et combatte pour sa liberté et son indépendance. [...] Mais le fanatisme ne connaît pas de limites. Il ne s'est pas contenté de l'idée de faire sentir son fouet aux juifs. À peine le despotisme français était-il brisé que nos germanomanes allaient plus loin. Arndt, Jahn et plusieurs perroquets du même acabit voulaient désormais ne plus tolérer de Français dans les provinces d'Allemagne ; même la langue française devait être bannie à l'extérieur des marches allemandes. [...]

Qui ne tiendra pour une grande vertu de l'âme allemande de retrouver son indépendance et sa spécificité en se libérant de l'arbitraire d'une nation voulant tout transformer de son propre chef ? Qui blâmera l'Allemand de se soulever aujourd'hui contre la tyrannie du Français, demain contre celle de l'Anglais et enfin contre la tyrannie de tout arbitraire étranger et cela avec la force qui est l'héritage du peuple allemand ? Mais, en toute impartialité, les méthodes qu'emploie depuis peu la classe intellectuelle de la nation allemande pour mettre cette force en mouvement ne sont pas à l'honneur d'une nation forte et probe.

D'après Saul Ascher, *Die Germanomanie. Skizze zu einem Zeitgemälde (La Germanomanie, esquisse d'un tableau de l'époque)*, 1815.

Pistes de travail

1. Quel idéal politique le peintre Delacroix s'attache-t-il à représenter ? Quels procédés artistiques a-t-il employés (composition du tableau, couleurs) ? (doc. 1)
2. Quels sont les ressorts du sentiment anti-français exprimé par Arndt ? Quelle fonction politique cette haine anti-française doit-elle remplir selon lui ? (doc. 2)
3. Expliquez, dans ce contexte, la critique de Saul Ascher. (doc. 3)
4. L'analyse faite par Mazzini de la situation politique de l'Italie correspond-elle à la carte reproduite p. 13 ? (doc. 4) Comparez-la à la situation de l'Allemagne.

Pour conclure

5. Selon vous, le sentiment national est-il encore nécessaire pour assurer la cohésion des États modernes ?